



La grande migration des Africains- Américains du Sud vers le Nord des États-Unis au début du XXe siècle

Elie Mambou*

Résumé

Au début du XXe siècle, les populations africaines-américaines du Sud ont migré massivement vers les villes industrielles du Middle West et vers le nord-est des États-Unis. En effet, la période qui a suivi l'émancipation, la guerre de Sécession et l'assassinat du président Abraham Lincoln, a généré un sentiment de frustration chez bon nombre d'Africains-Américains. La rupture des cadres antérieurs a laissé ce groupe social livré à lui-même, notamment dans le Sud profond. La grande majorité d'entre eux étaient confrontés à tous les problèmes similaires à ceux des populations du Tiers-Monde : pauvreté endémique, taux de chômage élevé, échec scolaire, repli identitaire. Cet article tente d'examiner les facteurs socio-politiques et économiques qui ont concouru à la migration de milliers d'Africains-Américains vers le Nord, ainsi que leur rapide urbanisation, et s'interroge sur l'intégration et la situation socio-économique de cette minorité ethnique dans une Amérique en proie à la ségrégation et à la fragmentation.

Mots clés : migration, États-Unis, groupes sociaux, économie, guerre de Sécession

Abstract

In the early twentieth century, many African-Americans from Southern States moved to the industrial cities in the Middle-West and to those located in the North-East of the United States of America. In fact, after the emancipation, the Secession war and the murder of President Abraham Lincoln, lots of Black Americans felt frustrated. The breaking of former frameworks or social structures left this social group without any support, mainly in the Deep South. Its members had to face all the problems similar to those experienced by developing countries' populations. This article tries to examine the socio-political and economic factors which triggered off the exodus of thousands of African-Americans to the Northern regions, and also their fast urbanization and it raises questions about the inclusion of this minority into the mainstream American society confronted with segregation and fragmentation.

Key Words: Migration, United States, social groups, Economy, secession war

* Université de Rouen, Normandie, France. Email : elie.mambou@univ-rouen.fr

Introduction

Cet article traite d'un phénomène migratoire de l'histoire contemporaine des États-Unis, à savoir la grande migration interne au début du XXe siècle. Il couvre principalement la période 1900-1920 – période au cours de laquelle ce phénomène s'est intensifié dans le Sud profond. C'est aussi un des phénomènes fondateurs de la mobilité individuelle, géographique ou professionnelle qui est une caractéristique essentielle des Américains.

Durant les deux premières décennies du XXe siècle, les États-Unis ont assisté à une grande vague de migration de populations africaines-américaines du Sud vers les territoires du Nord-Est et du Middle West. Il importe de clarifier les termes « migration/migrant », « Africain-Américain » et « enclave ethnique » qui seront privilégiés ici, dans la mesure où ils pourraient être un facteur de confusion et d'incompréhension. Quel sens attribue-t-on à ces concepts ?

L'*Encyclopédie Larousse* (2012) définit le terme « migration » comme « un déplacement volontaire d'individus ou de populations d'un pays dans un autre ou d'une région dans une autre, pour des raisons économiques, politiques ou culturelles ; un déplacement massif de populations ». De ce point de vue, le mot « migrant » doit être compris comme une personne qui effectue une migration.

Cependant, il n'existe pas de définition figée de la migration. Selon l'Organisation des Nations Unies, un migrant est « une personne forcée ou contrainte à fuir son lieu de résidence habituel, notamment en raison d'un conflit armé, de situations de violence généralisée, de violations de Droits de l'Homme ou de catastrophes naturelles ou provoquées par l'homme et qui n'ont pas franchi les frontières internationalement reconnues d'un État » (Charte, chapitre 7).

Entre 1900 et 1920, environ 1.500 000 Africains-Américains ont fui les États du Sud (le Mississippi, le Tennessee, l'Arkansas, la Louisiane, le Texas, la Georgie et l'Alabama...) jugés trop hostiles, pour s'établir dans des grandes métropoles du Nord comme : Chicago, Springfield, Madison, Milwaukee, Minneapolis, Detroit, New York City, Philadelphie, Boston ou Baltimore. Ces migrations internes s'accroîtront au cours de la décennie 1910-1920. Les estimations du nombre de migrants varient selon les repères temporels. *The US Population Census* (2010) estime à 400 000 le nombre d'Africains-Américains ayant migré vers le Nord en pleine expansion, entre 1917 et 1920. Comment peut-on expliquer cet exode massif de populations ? Quelles en sont les causes ? Les facteurs sont multiples et la présente étude se propose d'en présenter quelques-uns. Enfin, cet exode a-t-il eu un impact sur l'équilibre démographique du pays ? Pour répondre à ces interrogations, nous opterons

pour une approche socio-anthropologique et critique. Il s'agit de dresser, à grands traits, un portrait sociologique de ce mouvement migratoire afin d'en éclairer le sens et de dégager certaines caractéristiques.

Seront étudiés, les facteurs socio-politiques et économiques, mais également les problématiques inhérentes à l'intégration¹ des populations migrantes (ghettoïsation, chômage, repli identitaire ...), l'enracinement, c'est-à-dire, l'appartenance à un territoire.

Migration et quête de « liberté »

Il nous semble pertinent, dans un premier temps, de replacer cette migration dans son contexte historique. Pour cela, il conviendrait d'aborder la genèse de l'exode des populations africaines-américaines (du Sud vers le Nord), la construction de leur identité culturelle, les rapports entre migrations, identités et intégration/ inclusion, ainsi que les caractéristiques démographiques des grandes métropoles du Midwest et celles du Nord-Est. C'est par le biais de cette migration que s'est organisée la « structure profonde » de l'espace social américain, structure dualiste qui se manifeste jusqu'à nos jours par une ségrégation sociale et géographique. La grande migration constitue, à l'instar de l'émancipation et des mouvements sociaux (quelques décennies plus tard), l'une des inflexions majeures de la trajectoire historique des Noirs américains.

En effet, selon *The United States Census Bureau* (2010), jusqu'au début du XXe siècle, 90 pour cent des Africains-Américains résidaient dans le sud des États-Unis d'Amérique. Ceux-ci vivaient essentiellement dans les campagnes du Sud, où ils formaient de grandes communautés : 49 pour cent de la population du Mississippi, 43 pour cent de celle de la Caroline du Sud, 35 pour cent de la population d'Alabama, 34 pour cent de la population de Georgie, 27 pour cent de celle de Floride. Il faut souligner, au passage, que le concept d' « *Africain-Américain* » est particulièrement significatif. Référence culturelle importante, il renvoie non seulement aux origines africaines des Noirs d'Amérique, mais aussi et surtout à l'affirmation de leur identité dans une Amérique multiculturelle. Par exemple, qui niera l'africanité du Blues ou du Gospel ? Dans *Black Bourgeoisie* (1997), Franklin Frazier évoque la « double conscience » des Noirs américains, c'est-à-dire, la capacité et la nécessité pour eux de s'accepter à la fois comme Africains et comme Américains. C'est donc le point d'équilibre vers lequel converge l'Amérique avec le concept d' « *Africain-Américain* » qui traduit une double identité, symbolisée par le trait d'union (Royot 1993:79).

Au cours de la période 1900-1910, les discriminations, les persécutions et les « lynchages » se sont intensifiés dans le sud des États-Unis. D'après *L'Encyclopedia Universalis* (1996), le terme « lynchage » vient de la « loi de

Lynch »² et désigne un déferlement de haine raciale, non seulement à l'encontre des Amérindiens, notamment en Nouvelle-Angleterre en dépit des lois qui les protégeaient, mais aussi à l'égard des Africains-Américains. Dans le sud du pays, le mépris des règles de procédure considérées comme favorables aux criminels était renforcé par l'hostilité au gouvernement fédéral. Entre 1900 et 1920, près de 3800 hommes, femmes et enfants – quasiment une personne par semaine pendant près de deux décennies – ont été ainsi victimes de ces pratiques dans le pays. La grande majorité des victimes de lynchage étaient des Africains-Américains : 3300 contre 500 Caucasiens (Ndiaye 2006:20). 90 pour cent de ces lynchages ont eu lieu dans les États du sud du pays, hostiles à l'abolition de l'esclavage et à l'émancipation des Noirs. Bien souvent, le fait, pour une personne dite de « couleur » d'avoir « offensé la suprématie blanche » : une dispute, des insultes, un crime, un témoignage à charge contre un Blanc, pouvait la conduire à la potence. Parmi ces victimes, Lige Daniels, un jeune Africain-Américain de 16 ans, accusé d'avoir tué une vieille dame blanche, au Texas, le 3 août 1920 (Fohlen 1965:67). Selon Henry Louis Gates (1999), les tenants de cette loi assassinaient des gens au mépris des principes de la justice et de la citoyenneté. Dans le seul État du Mississippi, 286 Africains-Américains ont été lynchés au cours de l'année 1900. Entre 1900 et 1910, on en comptait 850. Les prétextes étaient assez variés : vol, homicide, insultes, entre autres.

Le président Woodrow Wilson (1913-1921) fut un des premiers hommes politiques américains à s'opposer ouvertement au lynchage, suivi quelques années plus tard d'Harry S. Truman (1945-1953).

Il faut dire que les changements politiques et économiques aux États-Unis ont entraîné la création d'une myriade de nouveaux groupes xénophobes. Le nombre de groupuscules incitant à la haine était en augmentation. Parmi les plus connus, il y a le Ku Klux Klan³. Une tendance inquiétante car, dans les années 1900, des individus proches de cette mouvance extrémiste ont perpétré de nombreuses violences, en l'occurrence dans l'État du Mississippi (Franklin 1987:190). Certaines de ces organisations se sont engagées à résister face au gouvernement fédéral qu'elles considéraient comme trop intrusif et outrepassant les pouvoirs qui lui étaient conférés par la Constitution américaine (Fiedler 1990:71).

Quoique libres, les anciens esclaves n'ont jamais été considérés, par leurs anciens maîtres, comme leurs égaux. Les rapports maîtres/esclaves semblaient persister. En d'autres termes, le statut d'homme libre donné aux anciens esclaves ne promettait en rien l'égalité. Les codes noirs ont été érigés pour entraver leur liberté. Dans son ouvrage intitulé *American Civilization: An Introduction*, John Oakland semble accrédi-ter cette hypothèse :

En 1876, cependant, les troupes ont été retirées et le Nord abandonna la cause des anciens esclaves. Le gouvernement fédéral laissa le Sud de côté pendant quatre-vingt années. Les Sudistes se refusaient d'être égaux aux noirs ; ils votèrent des lois qui niaient leurs droits sociaux, économiques et politiques avec une ségrégation dans presque tous les aspects de la vie publique. Ces lois appelées « lois de Jim Crow » sont restées en vigueur dans la plupart des États du sud jusqu'à la fin des années 1960.⁴

Cette citation explique et illustre parfaitement la négation des droits sociaux et politiques des Noirs américains, à savoir le droit à la liberté et à la justice. Ils étaient exclus du vote (sauf en Nouvelle-Angleterre). De plus, la ségrégation était omniprésente dans les écoles, les églises et dans les transports publics. Le droit à une existence paisible leur était nié, et si une petite élite semblait émerger à la fin du XIXe siècle, la grande majorité (80%) d'entre eux étaient condamnés à la misère et aux humiliations (Berry 1982:144).

Rappelons que la guerre de Sécession (1861-1865) leur avait donné un certain nombre de droits, incorporés à la Constitution : en 1865, le 13^e amendement mettait fin à l'esclavage ; en 1868, une première loi sur les droits civiques leur a donné l'égalité avec les Blancs. Le 14^e amendement leur a octroyé la citoyenneté américaine ; et en 1870, le 15^e amendement leur a donné le droit de vote. Mais, par un ensemble de lois restrictives appelés « Les Codes noirs », les États du Sud ont rechigné à faire respecter ces droits et détourné la législation par toute une série de moyens, dont les menaces et l'intimidation (Moen 1999:76). À titre d'exemple, la clause dite « du grand-père » n'autorisait que les personnes dont le grand-père exerçait déjà son droit de vote en 1865 à voter, ce qui excluait de fait les Africains-Américains. En outre, la Cour suprême des États-Unis justifiait la ségrégation dans son arrêt *Plessy versus Ferguson* de 1896 : « Separate but equal » (« Séparés mais égaux »).

Le départ du Sud correspondait donc à une quête de « liberté » ou était vécu comme une véritable libération, tant personnelle que collective. Comme l'indique Claude Fohlen : « Au franchissement de la rivière Ohio qui marque la frontière politique avec le Nord, les migrants se recueillent en prières, chantent des cantiques, s'embrassent et pleurent de joie » (Fohlen 1965:102)

Mouvement quasi religieux de quête d'une « Terre promise » où l'oppression raciale cesserait enfin.⁵ En d'autres termes, le Sud symbolisait « l'oppression » et le Nord, « la liberté », mais aussi « l'Eldorado ». La montée au Nord n'était pas un simple transfert géographique puisqu'elle s'accompagnait d'un passage du monde rural à un univers urbain. Cet exode semblait représenter, pour beaucoup de migrants, une rupture avec le passé : misère et violence raciale. Il s'agit donc là d'une pérégrination à l'ancrage historique profond.⁶

Le mirage du Nord, enjeux économiques et sociaux

Les racines matérielles de la grande migration sont à rechercher dans la double transformation des économies des régions du nord et du sud des États-Unis. L'attrait économique grandissant du Nord, l'essor industriel des métropoles du Midwest et du Nord-Est, accéléré par la généralisation de la fabrication en série et par les besoins d'armement, a créé une énorme demande de main-d'œuvre. Combinée au départ pour le front de milliers de cols bleus, l'expansion de l'industrie lourde et du secteur manufacturier ouvre pour la première fois aux Noirs l'accès dans les usines, le bâtiment et les transports tandis que l'urbanisation et la croissance des populations aisées génèrent des emplois dans les services personnels, le nettoyage, le gardiennage et la blanchisserie. À Detroit, par exemple, le nombre d'employés des usines automobiles Ford, Dodge, Chrysler et Chevrolet passe de 5700 en 1910 à 120 000 dix ans plus tard (Gates 1999:203). De même, les industries comme les chemins de fer, l'élevage du bétail, le conditionnement de la viande avaient besoin de main-d'œuvre. Le travail y était à la fois plus abondante et comparativement bien rémunéré.

Partir au nord du pays supposait en effet d'abandonner le rêve d'indépendance économique par la petite propriété agricole et de distendre, voire de rompre, les liens familiaux indispensables à la survie quotidienne. On peut sans exagérer affirmer que cette main-d'œuvre abondante venue du Sud, a été une aubaine pour le Nord industriel et pour son développement économique.

Autre facteur essentiel des migrations des Africains-Américains vers le Nord-Est a été la mécanisation de l'agriculture. Au lendemain de la guerre de Sécession, 90 pour cent des Africains-Américains sont restés à la campagne, en attendant la redistribution des terres promises après l'abolition de l'esclavage – redistribution qui n'aura jamais lieu (Zinn 2003:89).

Dans le Sud agricole, les fermiers ont souffert de la chute des prix de leurs produits et certains se sont engagés dans des associations agraires radicales. De même, le ravage du charançon du coton à la fin des années 1910 a contraint de nombreux métayers et ouvriers agricoles à chercher d'autres possibilités de travail ailleurs. En d'autres termes, la mécanisation dans les plantations de coton a généré une augmentation du taux de chômage, la paupérisation et un exode des populations noires vers d'autres régions du pays. Les données statistiques indiquent qu'environ 10 pour cent de la population active s'est retrouvée sans emploi et près de 40 pour cent de la population africaine-américaine (Fohlen 1965 :99). L'illettrisme et le manque de qualification professionnelle adéquate expliquaient sans doute cette incapacité à se reconvertir et à trouver un emploi dans d'autres secteurs économiques. L'industrialisation des villes du Nord (et en l'occurrence le

boom de l'économie de guerre) a été un facteur déclencheur des migrations. En 1902, 45 pour cent des Africains-Américains du Sud ont quitté la campagne pour les grandes villes, où ils étaient embauchés dans l'industrie (Frazier 1997:155). Cette urbanisation massive a transformé le mode de vie dans les villes. Le phénomène était identique dans le Midwest qui a vu l'arrivée progressive de nombreuses populations africaines-américaines dans les centres-villes et une ségrégation spatiale s'opérer. C'est à Bronzeville (Milwaukee) que se sont installés près de 60 pour cent des Africains-Américains venus du sud entre 1905 et 1915 (Body-Gendrot 1990:102). Dans le grand Est et plus particulièrement à Boston, les migrants se sont établis dans le quartier de Roxbury, au Sud du centre-ville ainsi qu'à Mattapan et à North Dorchester. À Baltimore, ces migrants résidaient à l'Eastern où ils forment jusqu'aujourd'hui, la majorité de la population (60,5%). De même, le secteur Ouest qui fut pendant de nombreuses années, le centre de la communauté africaine-américaine, regroupe de ce fait des quartiers ethniques. Toutefois, il faut dire que le développement industriel inégal du Sud, la précarisation et la formation d'une société ségrégationniste ne sauraient à eux seuls suffire à expliquer cet exil collectif. Deux questions fondamentales se posent : cette urbanisation des migrants s'est-elle véritablement accompagnée d'une intégration économique ? Dans quel(s) secteur(s) d'activité étaient-ils employés ?

Intégration socio-économique des migrants

Entre 1900 et 1920, la population de nombreuses villes industrielles du Nord s'est accrue rapidement, du fait du développement de l'industrie, en l'occurrence, mais aussi grâce aux migrations internes de populations. Cela a engendré un déséquilibre de la population urbaine. La répartition ethnique des villes comme Chicago, Détroit, Milwaukee ou Baltimore s'est caractérisée par une importante augmentation de la population afro-américaine. Aussi, le développement de l'industrie a-t-il eu un impact sur la démographie des villes précitées. On peut cependant s'interroger sur la situation socio-économique des populations venues du Sud.

Les deux tiers des migrants ont trouvé un emploi dans certains secteurs d'activité (Berry 1982:132). Comme nous l'avons indiqué plus haut, 70 pour cent des Africains-Américains originaires du Sud travaillaient dans l'industrie. Par exemple, à Lansing (Detroit), 45 pour cent d'entre eux travaillaient dans des usines automobiles (General Motors, Ford et Chrysler). En 1904, la *Ford Motor Company* avait embauchés 3 000 ouvriers africains-américains. D'autres étaient employés par la compagnie de transport « Greyhound Lines ». La *Milwaukee Brewery*, située dans Miller Valley au 4 000 West State Street, avait embauché près de 8 000 ouvriers africains-américains entre 1905 et

1910 (Ndiaye 2006:110). En revanche, les Africains-Américains étaient sous-représentés dans les catégories socio-professionnelles supérieures puisqu'ils n'occupaient que 0.5 pour cent des emplois hautement qualifiés. Les trois-quarts d'entre eux travaillaient dans des secteurs d'activité exigeant un faible niveau de qualification. En raison de cette situation économique, les revenus des Africains-Américains étaient relativement faibles. Par exemple, le revenu médian des familles africaines-américaines représentait 65 pour cent de celui des familles blanches (Binoche 2003:164).

Des enclaves de populations noires se sont alors formées au cœur de nombreuses grandes villes américaines du Nord. Ces enclaves ethniques⁷ dans lesquelles régnaient l'informel et la délinquance, constituaient de véritables centralités secondaires, en termes de lieux d'échanges et de sociabilité.

De même, les agglomérations de New York, Boston, Baltimore et Philadelphie formaient la plus grande zone industrielle et urbaine du Nord-Est. L'économie de la Nouvelle-Angleterre a longtemps reposé sur les activités portuaires et textiles, avant sa reconversion dans les industries de haute technologie, et, de ce fait, une ville comme Boston avait besoin d'une main-d'œuvre importante. Elle était devenue l'un des plus grands centres manufacturiers des États-Unis, célèbre pour la confection, l'industrie du cuir, la construction navale et la fabrication de machines (Moen 1999:304). À Baltimore, par exemple, 80 pour cent des migrants étaient employés dans la sidérurgie. En effet, Baltimore a su développer son économie navale grâce à son activité portuaire et à l'afflux d'Américains en provenance des États du Sud. La plupart d'entre eux étaient attirés par la promesse de hauts salaires proposés par le secteur industriel qui se développait depuis peu dans la ville, en particulier dans le domaine de l'acier qui a pris par la suite une place prépondérante dans le tissu économique baltimorien (Franklin 1987:17). Des offres d'emplois non qualifiés ont abondé après la guerre. Les activités industrielles comme la construction de bateaux, le transport et la fabrication de conserves ont diversifié le tissu économique de Baltimore et celui de Philadelphie. En 1903, la *Pennsylvania Steel Company* a installé une aciérie à Baltimore, qui a été ensuite reprise par la *Bethlehem Steel* en 1916. L'acier a d'ailleurs été l'un des secteurs économiques moteurs de cette ville qui fournissait du travail aux nouveaux arrivants du Sud et de l'étranger (Franklin 1987:97). La prospérité économique de la ville a continué durant la Première Guerre mondiale – période au cours de laquelle elle a été un important chantier naval et un surplus militaire. Son industrie s'est vue dynamisée par la forte demande en navires. La *Bethlehem Steel* employait jusqu'à 35 000 ouvriers et, de ce point de vue, la construction navale était un secteur attractif dans le tissu économique de Baltimore. À en croire Claude Fohlen (1965), c'était

une des grandes villes américaines créatrices d'emplois. Les raffineries et industries pétrochimiques construites le long du Delaware à Philadelphie, ainsi que la *Pennsylvania Railroad* et la *Reading Road* ont elles aussi embauché de nombreux migrants. La construction de nombreux logements témoignait du développement économique de ces deux grandes villes. Cependant, l'exode des populations a-t-il modifié la structure de la population urbaine ?

Sur le plan démographique, les statistiques disponibles montrent que de grandes métropoles comme Chicago (longtemps la deuxième ville des États-Unis), Detroit, Cleveland, Milwaukee, etc. ont vu leurs populations africaines-américaines augmenter. Chicago était devenue alors la plus grande ville industrielle noire des États-Unis d'Amérique. C'est dans cette ville que se trouvait également la plus grande église baptiste du pays, ainsi que des forces militantes diverses (Lagayette 1993:81).

Entassés dans des immeubles insalubres, surpeuplés, et interdits de fait d'exercer un certain nombre d'emplois, certains Africains-Américains issus des enclaves ethniques du Nord étaient gagnés par le jeu et la délinquance. D'autres migrants confrontés à la dureté de la vie dans une grande ville, incapables de s'adapter à la vie urbaine, isolés, déçus et perdus, ont dû retourner dans le Sud. Il faut souligner que la ségrégation raciale s'est doublée d'une ségrégation sociale et géographique (Body-Gendrot 1990:108).

Toutefois, il conviendrait de superposer, à cette division verticale entre groupes sociaux, une division horizontale au sein du même groupe ethnique entre ceux qui avaient réussi sur le plan économique et les autres. Les Africains-Américains formaient deux classes sociales : une classe moyenne prospère, relativement aisée et qui s'identifiait davantage aux classes sociales blanches opulentes et un sous-prolétariat ou (underclass) aux perspectives d'avenir bien sombres, qui parvenait difficilement à joindre les deux bouts (Frazier 1997:48). Les membres de cette dernière classe sociale résidaient en majorité dans des ghettos relativement enclavés. Harlem (New York) est un bon exemple de ces enclaves ethniques formées par les populations noires venues du sud du pays. Autre caractéristique marquante des enclaves ethniques est le repli communautaire et identitaire.

Harlem : une enclave ethnique new yorkaise

Situé entre la 110^e rue au sud et la 155^e rue au nord, Harlem a joué un rôle majeur dans l'histoire des Africains-Américains de New York. Au début du XX^e siècle, le mouvement de la Renaissance de Harlem a fait de New York le principal foyer de la culture afro-américaine ; par la suite, le quartier est devenu l'un des centres de la lutte pour l'égalité des droits civiques (trois

décennies plus tard), étant donné que Harlem a longtemps été et demeure encore aujourd'hui un lieu où se concentrent les Africains-Américains.⁸ C'est aussi un espace conflictuel de cohabitation linguistique entre différents groupes sociaux (Portoricains, Africains-Américains, Cubains, Mexicains...).

À la fin des années 1890, les Africains-Américains étaient encore peu nombreux dans ce quartier et vivaient autour de la 125^e rue ou dans des immeubles délabrés de la 130^e rue. D'une part, l'arrivée massive de leurs congénères du Sud tenait à plusieurs facteurs : la crise de l'immobilier de 1904-1905 a provoqué une baisse importante des loyers. Dans le reste de la ville de New York, les Africains-Américains subissaient le racisme (comme l'attestent les émeutes de Tenderloin en 1900 et celles de San Juan Hill en 1905), mais aussi à cause de la dégradation de leurs conditions de vie (Harter 2001:66). Le promoteur immobilier afro-américain Phillip Payton Jr. encouragea l'installation de familles noires à Harlem. Toutefois, Harlem ne fut pas une « Terre Promise » pour tous. La surpopulation des logements s'accompagna très vite de la dégradation des conditions de vie.

D'autre part, la construction de la *Pensylvania Station* a incité de nombreux Africains-Américains de l'ouest de Manhattan à partir. Lors des deux premières décennies du XX^e siècle, nombre d'autres Africains-Américains les ont rejoints, quittant les quartiers de Upper West Side ou de Hell's Kitchen, à cause du climat racial (Ndiaye 2006:75). Il faut noter que la ségrégation qui régnait dans le Sud était loin d'être absente dans le Nord. À New York comme dans d'autres grandes villes du Nord-Est, les Africains-Américains étaient frappés d'ostracisme et victimes de xénophobie dans le Midwest (Kaspi 1986:135). Il y avait une certaine méfiance à leur égard comme en témoignera la fuite des populations blanches vers les banlieues, quelques années après l'arrivée des Noirs au cœur des grandes villes américaines.

Les enclaves ethniques ont en effet fait naître « une psychose » au sein de la population blanche qui a préféré fuir vers les banlieues en emportant avec elle les emplois. Les classes sociales supérieures (les « Well-off ») ou (« populations aisées ») ont délaissé les quartiers centres des grandes villes pour s'établir dans les banlieues. La fuite des classes moyennes et aisées vers les banlieues a eu des répercussions sur la situation économique des Africains-Américains venus du Sud. Les disparités sociales entre les différents groupes sociaux étaient devenues énormes. De plus, les banques refusaient d'octroyer des prêts aux Africains-Américains pour entreprendre des activités commerciales (Fiedler 1990:92). Il faut donc prendre en considération la dimension sociétale, ainsi que d'autres facteurs endogènes afin de mieux comprendre la situation socio-économique des migrants originaires du Sud.

Aussi le fort taux de chômage était-il lié à une ségrégation géographique, sociale et raciale accrue. Rares étaient les entreprises qui voulaient s'installer dans des zones géographiques à forte population noire. D'après Kennedy (1988), le concept de « *Separate but equal* » (« Séparés mais égaux ») semblait être un leurre.

Stigmatisation, discrimination dans l'occupation de l'espace et dans le monde du travail semblent caractériser cette séparation de groupes ethniques. Sous divers prétextes, le travailleur noir est souvent refusé. L'une des conséquences d'une telle situation, c'est le taux de chômage très élevé que l'on retrouve dans les « *inner-cities* » ou (« quartiers centres »). De plus, on peut également noter des cas d'injustice dans ce sens que tout ce qui arrive dans le milieu noir comme délits est largement commenté dans les médias, donnant ainsi à l'homme noir la réputation d'un être dangereux dont il faut se méfier. Sous cette logique, les verdicts judiciaires que l'on inflige aux Noirs sont souvent exagérés.

Vers 1918, Milwaukee, comme d'autres villes de la *Rush Belt*, a vu sa population commencer à décliner à cause de plusieurs facteurs, dont la perte d'emploi des ouvriers et le phénomène de « *White Flight* »⁹.

En 1920, Philadelphie a atteint son apogée démographique, avec un peu plus de 1.400.000 habitants et les conséquences que cela implique : les logements étaient alors souvent insuffisants et insalubres. Les problèmes sociaux se sont aggravés avec la montée du chômage, le trafic de stupéfiants et la violence des gangs (Moen 1999:90). C'est sans doute la raison pour laquelle les classes moyennes blanches ont fui le centre pour les comtés environnants.

Certains quartiers centres présentaient et présentent encore des paysages urbains contrastés ; des infrastructures insuffisantes, des équipements défectueux. Toutes ces caractéristiques qui révèlent un certain déséquilibre dans la structuration et la construction du tissu urbain se retrouvent à différents endroits de la ville. D'ailleurs, si des recherches¹⁰ ont montré l'absence de politiques urbaines cohérentes et structurées, l'insuffisance, voire l'inexistence de l'action publique, la marginalisation de certaines populations, il devient pertinent de s'interroger sur la notion d'égalité.

Le 14^e amendement à la Constitution garantit à tous les citoyens une « égale protection des lois », mais dans les faits, la discrimination était omniprésente dans maints domaines. Dire que dans le domaine de l'instruction publique, la doctrine « séparés mais égaux » s'est avérée être une absurdité, n'est pas une forme d'exagération.

Des établissements scolaires séparés sont intrinsèquement inégaux (manque d'équipements adéquats, échec scolaire ...). Aussi, dans une société où la brutalité policière, les bavures et les erreurs judiciaires sont dénoncées de

manière récurrente, est-il difficile de parler d'égalité. Il est intéressant de constater qu'au cours des années 1910, l'espoir chez les Africains-Américains commençait à naître dans les églises où ils se regroupaient (Bacharan 1994:48). Il passait aussi par l'école et par la vie associative dans les quartiers. L'église était apparue comme un pilier pour le groupe social. Elle a joué un rôle social incontestable et était perçue comme la seule institution leur appartenant totalement (les lieux de culte étant ségrégués) et où les individus pouvaient s'exprimer librement. Rappelons au passage que les églises noires aux États-Unis en général et à New York en particulier, étaient et demeurent très actives socialement. 90 pour cent des membres donnent de leur temps : rénovation des locaux, collecte de fonds, etc. (Ndiaye 2006:199).

Enfin, le début du 20e siècle a vu aussi apparaître des associations de défense des Noirs telles que la *National Association for the Advancement of Colored People (NAACP)*, fondée en 1909, et la *National Urban League*, en 1910.

Conclusion

En définitive, la grande migration des Africains-Américains vers le nord des États-Unis était liée à maints facteurs. Dans cet article, nous avons tenté d'expliquer quelques-uns : paupérisme, quête de liberté et de justice. L'attrait de la grande ville, le désir de changement, la perspective de meilleures opportunités et d'une vie meilleure constituèrent d'autres raisons essentielles de cette forte migration. Les régions du nord-est du pays ont également connu un important essor économique grâce à l'activité industrielle. Le textile, la confection, la métallurgie, la conserverie, la construction navale, l'agroalimentaire étaient les principales industries en pleine expansion et pourvoyeuses d'emplois.

Par ailleurs, il nous a semblé difficile d'aborder la question de « migration » sans évoquer celle d'intégration socio-économique des migrants au sein d'une société composite incarnée par la ville. Dans cette optique, on ne pouvait pas faire table rase du déséquilibre démographique engendré par ce mouvement, car les villes industrielles du Nord et celles du Midwest (Chicago, Detroit, Philadelphie, New York ...) ont connu une véritable explosion de leur population, fait important de l'histoire de l'Amérique contemporaine. Aussi cet exode s'apparentait-il à un périple vers l'inconnu.

Ce texte, qui est loin d'être exhaustif, décrit également la désillusion et le désarroi qui ont suivi l'installation des migrants dans le nord du pays. Fût-il illusoire et passager, le sentiment de liberté que procurait le fait d'échapper à une société brutale et détestée suffit à compenser bien des déconvenues.

Notes

1. Dans ce texte, le concept d' « intégration » réfère à l'action d'insérer (économiquement et socialement) un groupe d'individus dans une zone géographique et ce, dans l'acceptation des différences culturelles au nom de la tolérance, sans pour autant remettre en cause les fondements politiques d'une ville ou d'un État.
2. Cette loi vient du nom de William Lynch (1736-1796), « patriote » de Virginie, qui décida de réformer la façon dont la justice était appliquée dans sa région durant les prolégomènes de la guerre d'indépendance. Juge et paix, il instaura des procès expéditifs conduisant, dans la plupart des cas, à des exécutions sommaires à l'encontre des défenseurs de la couronne britannique. Il réunissait la cour, recrutait les jurés et présidait à l'exécution. Quand la cour devait ajourner, le prisonnier était exécuté. Ces méthodes expéditives et les erreurs judiciaires furent couvertes par la Cour suprême.
3. Ce groupuscule était particulièrement violent à l'encontre des Noirs dans le Sud des États-Unis. Ses membres, préservant leur anonymat grâce à un accoutrement fantomatique (tunique et cagoule pointue blanches) ont commis plusieurs meurtres (lynchages) et faisaient brûler des croix devant le domicile de leurs victimes. Ils brûlaient aussi des maisons, des églises et des récoltes qui appartenaient aux Noirs. En 1919, le Ku Klux Klan a connu un véritable essor, et on estimait à plus de deux millions, le nombre de ses partisans dans la zone sud, ouest et nord du pays. On se souviendra par exemple de « l'été rouge » de 1919 qui a vu plus de 15 émeutes se dérouler à travers les zones citées, l'une d'entre elles faisant 37 morts à Chicago.
Cette organisation secrète d'extrême droite, créée après la guerre de Sécession, a été dans le sud l'instrument de résistance contre l'émancipation des Noirs.
4. In 1876, however, the troops were withdrawn and the north abandoned the cause of the former slaves. For eighty years the federal government let the South alone. Southerners did not accept black people as equals; they passed laws which denied them social, economic and political rights and they segregated almost every aspect of public life. These "Jim Crow laws" remained in effect in most southern states until the 1960s. (Oakland 2004:88).
5. Analyser la situation des migrants en Amérique, c'est aussi faire allusion à une vision d'espoir sur la possibilité d'existence d'une société exempte de toutes discriminations, d'une nation où la démocratie va être basée sur ses principes de justice et d'égalité, où le racisme et les pratiques discriminatoires, quelles qu'elles soient, seraient bannis.
6. Il convient de préciser que le départ des Africains-Américains vers le Nord n'a pas réellement débuté en 1900. Déjà pendant la période d'esclavage (1619-1865), certains abolitionnistes aidaient les esclaves à s'enfuir vers les régions du Nord où ils espéraient être libres. Mais ce phénomène reste marginal car pour les fugitifs, le danger encouru était grand et la répression, particulièrement sévère.
7. Le terme « enclave ethnique » désigne un quartier où se concentrent des habitants ayant une origine géographique, culturelle commune ou qui revendiquent une identité commune à partir d'une culture, d'une religion, ou d'une histoire partagée ; un ghetto. Au sein de cet espace, les distinctions culturelles sont conservées. Aux États-Unis, les migrations de population ont en effet alimenté la formation de grands ghettos urbains. (Cf. *Encyclopédie Larousse* 2012 :70).
8. Les Africains-Américains représentent 65 pour cent de la population de Harlem (Cf. *The US Population Census*, 2010).

9. Le phénomène de « *White Flight* » tel qu'il est décrit par les sociologues américains, désigne la désertion, par les Blancs, des centres-villes américains pour les banlieues. En effet, entre 1910 et 1920 les populations blanches ont quitté certains quartiers des grandes villes américaines pour former des communautés « homogènes », le plus souvent dans des banlieues. On parlait alors d'une nouvelle forme de ségrégation géographique et sociale, volontaire et individuelle. (Cf. Body-Gendrot 1990 :89)
10. Cf. Zinn 2003 ; Bacharan 1994 ; Ndiaye 2006.

Bibliographie

- Bacharan, N., 1994, *Histoire des Noirs américains au XXe siècle*, Bruxelles, Belgique: Complexe.
- Berry, M.F., Blassingame, J.W., 1982, *Long Memory: the black experience in America*, Oxford: Oxford University Press.
- Binoche, J., 2003, *Histoire des États-Unis*, Paris, France : Ellipse.
- Body-Gendrot, S., 1990, *Les villes américaines*. Paris, : Hachette supérieur.
- Encyclopedia Universalis*. (1996), Corpus 8. Paris, : Société d'Édition Encyclopædia.
- Encyclopédie Larousse*. (2012), Paris, France : Larousse.
- Fiedler, E., Jansen, R. et Norman-Risch, M., 1990, *America in Close-Up*, Longman: Harlow.
- Fohlen, C., 1965, *Les Noirs aux États-Unis*, Paris : Presse Universitaire de France.
- Fohlen, C., 1973, *La société américaine, 1865-1970*, Paris : Arthaud.
- Franklin, J.H. et Moss, A.A., 1987, *From Slavery to Freedom: A History of Negro Americans*, New York: Alfred A. Knopf.
- Frazier, F. E., 1997, *Black Bourgeoisie*, New York: Free Press.
- Gates, L. H. & Appiah, A., 1999, *Africana: The Encyclopedia of the African and African-American Experience*, New York: Perseus.
- Harter, H., 2001, *L'Amérique*, Paris, France : Le Cavalier bleu.
- Kaspi, A., 1986, *Les Américains. Les États-Unis de 1607 à nos jours*, Paris, France : Seuil.
- Kaspi, A., Harter, H., Durpaire F. et al, 2004, *La civilisation américaine*, Paris, France: Presses Universitaires de France.
- Kennedy, P., 1988, *The Rise and Fall of the Great Powers*, New York: Random.
- Lagayette, P., 1993, *Les Grandes dates de l'histoire américaine*. Paris, France: Hachette.
- Mauk, D. & Oakland, J., 2004, *American Civilization: An Introduction* (Fourth Edition), London: Routledge.
- Moen, P., Dempster-McClain & Walker, H.A., 1999, *A Nation Divided: diversity, inequality and community in American society*, New York: Cornell University, Ithaca.
- Ndiaye, P., 2006, « États-Unis : un siècle de ségrégation », *L'Histoire*, N°306.
- Royot, D. & Bourget, J.L., 1993, *Histoire de la culture américaine*, Paris : Presses universitaires de France.
- The United States Census Bureau* (2010), Washington, DC.
- Zinn, H., 2003, *A People's History of the United States: from 1492 to present*, London: Longman.